

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 96 - 2001 - Fasc. 3

SOMMAIRE

N° 96, 2001, 3

Julien VEYRIER - Un regard géographique sur le patrimoine de Vienne	3
Les prochains rendez-vous	35
Bulletin d'abonnement et d'adhésion	36

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour "*répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises*" (article premier des statuts de l'association).

Pour 2001 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel normal 150 F./23 €

Retraités et étudiants 130 F./20 €

Abonnement de soutien 170 F./26 €

Prix de vente au numéro 40 F./6 €

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société 20 F./3 €

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Consultation ou renseignements au 04 74 53 39 29

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 96 - 2001 - Fasc. 3



*La pyramide, un symbole de Vienne.
(Cliché pris en 1930. AdV)*

Julien Veyrier

Un regard géographique sur le patrimoine de Vienne*

Introduction :

Le patrimoine fait, historiquement et simultanément, l'objet d'enjeux affectifs, économiques et politiques, dont le rapport dialectique fait évoluer la définition et les conséquences spatiales. De l'émotion que suscite la simple présence d'un monument, à sa mise en valeur pour l'activité touristique, la gamme des répercussions de la présence patrimoniale est infinie, tout comme leur expression spatiale. C'est à partir de ce constat que s'est élaborée la présente étude sur la ville de Vienne (Isère). On pourrait dire en effet que de façon anecdotique Vienne doit sa richesse patrimoniale actuelle à la convergence initiale entre intérêts rationnels et affectifs. Le site de la ville, celui d'un amphithéâtre de collines sur la rive gauche du Rhône, garantissait la sécurité et le contrôle de la voie fluviale comme celui de la route des Alpes ; mais d'un point de vue symbolique, il séduisait par cette conformation semblable à celle de Rome, ville-modèle, selon un schéma souvent répété dans l'Empire romain. Etablie sur une cité allobroge déjà prospère, la ville était célébrée dans l'Antiquité pour sa beauté - Martial flatte la *pulchra Vienna*, le bon goût de ses habitants ... et celui de ses vins - ainsi que pour sa richesse, comme l'illustre un discours de l'empereur Claude, évoquant la *colonia Julia ornatissima ac florentissima*. Jusqu'à la fondation de la ville de Lyon en 61 par un groupe de colons expulsés de Vienne, la ville connaît en effet un rayonnement régional de premier ordre.

Siège d'un évêché dès le haut moyen-âge, la cité romaine devient ville sainte : cette nouvelle identité dont témoignent les nombreux monuments religieux devient alors sa justification face à la puissance de Lyon ou de Grenoble, et traduit dans le même temps une identité ambiguë, dauphinoise ou rhodanienne. C'est alors sa spécialisation industrielle autour de l'industrie textile au

* Extrait d'un mémoire de maîtrise, sous la direction du professeur Jean-Robert Pitte, soutenu à Paris-Sorbonne

XIX^e siècle et jusque dans la première moitié du XX^e siècle qui la fait basculer vers l'axe rhodanien.

Depuis une trentaine d'années, suite à la crise qui a touché le secteur textile, Vienne s'est fortement tertiarisée. A la tête d'une agglomération de près de 45 000 habitants, et malgré une relative stagnation démographique, cette sous-préfecture de l'Isère apparaît comme une ville de commerces et de services, dont témoignent les relations assez étroites qu'elle entretient avec son arrière-pays, et malgré l'imposante présence de Lyon, métropole voisine d'une trentaine de kilomètres seulement. La ville de Vienne est depuis 1960 à la tête d'un district de communes voisines, qui tente de donner une plus grande cohérence administrative à une agglomération scindée par le Rhône en deux départements.

Ainsi le patrimoine de Vienne est le reflet des différents étapes au travers desquelles la ville s'est constituée. Pourtant, la richesse patrimoniale viennoise n'est pas instrumentalisée. Dans leur ouvrage daté de 1955, Pierre Clément et Nelly Xydias écrivaient à propos de Vienne : "[le touriste], curieux de dégager de son observation la fonction de la ville qu'il découvre, hésite,... Rien de caractéristique, lui semble-t-il, ne frappe immédiatement son regard.(...) Les monuments anciens, romains ou médiévaux, sont nombreux, mais il n'y a pas de publicité tapageuse, pas de file de cars déversant des touristes, pas de commerces-souvenirs". Près d'un demi-siècle plus tard, le premier constat reste le même, malgré la découverte et la mise en valeur d'un site archéologique de très grande importance dans les années 1960 à Saint-Romain-en-Gal, sur la rive droite du Rhône.

La discrétion du patrimoine viennois résiste donc aux outils traditionnels qui permettent de rendre compte des phénomènes patrimoniaux : des flux modérés, une activité induite plutôt faible, la réalité du patrimoine viennois se situe au-delà des apparences et des évidences. Le doute qu'introduit cette première constatation sur le patrimoine de Vienne ne laisse qu'une certitude : le patrimoine est, il est dans l'espace. La problématique de l'étude va donc consister à chercher quelles sont les manifestations de cette présence patrimoniale, dans son rapport à l'espace et aux hommes qui le façonnent, puis en quoi ce rapport à l'espace peut justement fournir un outil d'analyse approprié pour rendre compte de la spécificité patrimoniale viennoise.

Dès lors, trois questions se posent pour parvenir à caractériser le patrimoine de Vienne. On peut tout d'abord se demander en quoi sa présence dans le paysage urbain est indissociable de l'identité de la ville, en étudiant à la fois les formes d'inscription du patrimoine dans l'organisation spatiale urbaine, et l'évolution des mentalités qui fait passer le patrimoine de l'inertie à la respectabilité. Or la constitution de cet objet patrimonial n'est pas chose fixe, et fait l'objet d'une perpétuelle redéfinition. On peut alors chercher à savoir s'il y a accord sur le sens et la fonction de ce patrimoine, et quels sont les enjeux liés à sa présence. Les acteurs de l'espace urbain ont-ils une opinion unanime de ce que doit être le patrimoine, de la place qu'il

doit occuper ? Enfin, il convient de s'interroger sur la part que prennent les habitants à ce processus de définition patrimoniale, en cherchant à réintroduire la part cachée de la présence patrimoniale, celle des sentiments et des affects liés à l'espace.

Pour répondre à ces questions, plusieurs types de sources doivent être utilisés. Les sources documentaires permettent, dans un premier temps, de mieux connaître la nature de ce patrimoine et l'histoire de sa redécouverte, en la replaçant dans le contexte général propre à toutes les villes anciennes. Mais c'est le travail de terrain qui permet d'acquérir les sources indispensables à la constitution de nouveaux outils d'analyse. L'observation directe permet de mieux comprendre le rôle assigné au patrimoine dans l'espace urbain. De plus, les entretiens avec les professionnels du patrimoine permettent de confronter les différentes logiques qui entrent en jeu dans l'élaboration de l'objet patrimonial, et d'utiliser des sources non-publiées. Enfin, un questionnaire a été réalisé auprès des écoles de la ville, permettant ainsi d'établir un véritable dialogue avec la population viennoise, sur ses pratiques patrimoniales et ses attentes.

On peut donc dans un premier temps chercher à déterminer quelle est la fonction particulière assignée au patrimoine dans la ville de Vienne : en quoi l'histoire de la ville permet-elle d'éclaircir le rapport au patrimoine et en quoi celui-ci explique-t-il le fonctionnement de la ville ? On peut s'interroger sur les différentes logiques qui animent l'activité patrimoniale de Vienne, en se demandant si la confrontation de ces logiques ne révèle pas une dynamique patrimoniale bloquée, comme indécise entre les choix qui s'offrent à elle. Enfin, le dépouillement du questionnaire distribué aux habitants peut permettre de mieux prendre en compte la part des choix individuels qui s'immiscent entre les logiques, faisant du patrimoine le produit d'un libre choix, toujours réaffirmé.

I. Le musée imaginaire du patrimoine viennois

Le terme de patrimoine renvoie souvent à un ensemble d'objets hérités du passé. Plutôt qu'une description historique détaillée de chacun de ces objets, on pourrait s'attacher à les caractériser par leur histoire patrimoniale propre : qu'est-ce qui fait des objets historiques de la ville de Vienne des objets du patrimoine ?

1. Le patrimoine monumental classique

Les monuments historiques sont le support et le fondement de l'intérêt patrimonial porté à la ville de Vienne : ils sont, comme l'explique Françoise Choay, un support sensible de la mémoire, le rappel d'un événement collectif, et possèdent une dimension sociale et affective qui ne leur est accordée qu'avec le temps et l'amenuisement de leur fonction initiale. Ils sont en outre par leur taille et leur visibilité au sein de l'espace urbain, les lieux privilégiés de la conscience patrimoniale.

1.1 Les monuments romains

La présence de bâtiments gallo-romains dans un très bon état de conservation est la principale caractéristique du patrimoine de Vienne, même si leur présence actuelle est le fruit d'histoires diverses. Deux d'entre eux se sont imposés par leur permanence au sein de la ville, depuis l'Antiquité : le temple d'Auguste et de Livie et la Pyramide.

Le temple, dédié à l'empereur Auguste et à son épouse Livie et souvent comparé à la Maison Carrée de Nîmes avec laquelle il est le "seul édifice de ce type qui se soit conservé sur le sol de l'ancienne Gaule" (Pelletier, 1982), est placé au cœur de la ville actuelle, de même qu'il était vraisemblablement situé au centre du forum. La valeur historique de l'objet, son ancienneté, sa rareté et son état de conservation, sont des critères qui fondent sa valeur patrimoniale ; cependant on peut également remarquer que sa destinée patrimoniale fait partie intégrante de son identité. En effet, comme le dit Pierre-Yves Balut, "le patrimoine n'est pas dans la valeur de connaissance mais dans celle de l'adhésion" (Balut, 1982), dans la part d'élection ou de rejet que suscite un objet hérité du passé. L'utilisation du temple romain en église chrétienne, à partir du VI^e siècle et jusqu'à la Révolution, a établi une continuité dans la fonction et l'identité de l'objet, support du culte rendu à l'empereur, à Dieu, puis à la Raison après 1792 ; mais cette réappropriation de l'édifice a conduit paradoxalement à nier sa valeur esthétique et intangible, à mesure que l'on transformait le bâtiment pour le rendre conforme à son usage (suppression de la *cella*, fermeture des colonnes, ...). L'objet n'était préservé qu'à condition d'être transformé, et le lieu du culte n'était pas lui-même objet de culte. Devenu tribunal de commerce, musée et bibliothèque au XIX^e siècle, c'est au moment où la continuité fonctionnelle du temple devient moins évidente que les premiers travaux de restauration sont entrepris sur les conseils de Mérimée. L'autonomie esthétique qu'il acquiert lui permet alors de devenir un objet patrimonial au sens moderne, puisque sa principale fonction devient alors "d'être et non de servir" (Leniaud, 1984). On peut également remarquer que, selon un schéma assez répandu, les restaurateurs du XIX^e siècle ont souhaité effacer les transformations qui avaient détourné l'édifice romain de son aspect originel et dont se plaignent certains contemporains¹. Privé des marques laissées par les vicissitudes de son histoire propre, le temple a troqué sa fonction pour son aspect, devenu sa raison d'être.

La Pyramide possède avec le temple la particularité d'être restée en élévation depuis l'Antiquité. Mais contrairement au temple, il semble qu'elle ait suscité l'intérêt justement par la difficulté que posait la définition de sa fonction initiale. Aussi a-t-elle donné lieu à une réappropriation plus diffuse, par la mémoire populaire qui en a fait tout à la fois le tombeau de Ponce-Pilate, le milliaire doré de la voie romaine ou encore le cénotaphe du fondateur mythique de Vienne, Venerius, jusqu'à ce que les fouilles plus avancées déter-

1 - Stendhal dénonce par exemple l'abbé Burcard qui a "indignement rogné les colonnes du temple", et "rempli les entrecolonnements par un vilain mur". Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Pléiade pp. 138-139. Si des doutes sont émis sur l'authenticité de la présence de Stendhal à Vienne, il semble néanmoins intéressant de retenir le jugement qui est porté par un contemporain, fût-il plagé.

minent qu'il s'agissait en réalité de la *spina* ornant le cirque romain et guidant le trajet des courses de char qui s'y déroulaient. La perplexité à laquelle il a donné lieu est reflétée par l'ambiguïté sémantique qui le caractérise. Le monument était en effet autrefois appelé *l'Aiguille*, traduction littérale du terme romain, de même que son emplacement autrefois hors de la ville, le "Plan de l'Aiguille", comme on peut le voir sur le relevé cadastral de 1824. L'objet est alors désigné de façon métaphorique par son aspect, celui d'un objet élevé et pointu. Si l'on excepte sa base, formée de quatre arcs, il s'agit plus simplement d'un *obélisque* : c'est d'ailleurs ainsi qu'il est mentionné sur la carte de Vienne au 1/25000 éditée par l'IGN. Pour André Pelletier d'ailleurs, le monument actuel aurait remplacé au III^e ou au IV^e siècle un véritable obélisque importé d'Égypte.

Il semble alors que l'on puisse qualifier de patrimonial le mouvement qui conduit à qualifier de "pyramide" un monument qui serait plutôt un obélisque, d'autant plus qu'il a longtemps été assimilé à un monument funéraire. L'appropriation sémantique et imaginaire du monument, faute d'une fiction autre que décorative, remplace ici l'appropriation physique qu'avait connue le temple. L'ampleur métaphorique que prend alors le monument est à la hauteur de celle qu'il occupe dans les imaginations ; à l'obscurité des origines romaines s'ajoute alors le mystère d'une dénomination orientale. Il serait par ailleurs intéressant de connaître plus précisément l'histoire de cette appellation lors de l'épisode napoléonien afin de déterminer s'il y a eu subversion de la signification du monument, celui-ci devenant opportunément symbole et relais du pouvoir, au moment de la campagne d'Égypte par exemple. Un épisode historique en tout cas montre que la Pyramide a pu faire l'objet d'une réappropriation puisque le monument était, durant la Révolution, coiffé d'un bonnet phrygien, lieu de rassemblement et symbole des Révolutionnaires. La forme de l'édifice pourrait avoir été assimilée au triangle désignant l'Être Suprême, introduisant ainsi une certaine continuité dans la perception mystique du monument. Il semble enfin que l'ouverture par Fernand Point en 1923 de son fameux "*restaurant de la Pyramide*", ait contribué à rendre définitif le terme de "Pyramide", celui-ci étant désormais le plus couramment employé, au point que le terme désigne désormais les deux monuments, gastronomique et historique.

Si le temple et la Pyramide sont des objets qui ont toujours été présents dans le paysage de la ville, les autres monuments de l'Antiquité romaine sont apparus plus récemment.

Le théâtre antique a, par exemple, connu une destinée différente des deux monuments précédents puisque son histoire est celle d'une redécouverte : il n'a été mis à jour qu'au début du XX^e siècle. Longtemps pris pour un amphithéâtre, il ne laissait subsister, comme le dit Mérimée, que des gradins situés dans un jardin particulier. Sa mise à jour n'a été rendue possible qu'à la faveur d'une mesure de destruction du petit quartier d'habitation qui le recouvrait, après une campagne de fouilles menées entre 1908 et 1938, date à laquelle il est inauguré par le président Albert Lebrun ; il devient alors un lieu de spectacles de plein air, pièces de théâtre ou concerts ainsi que de

messes. Contrairement au temple, qui pour acquérir une valeur patrimoniale avait dû renoncer à posséder une fonction en tant qu'édifice, le théâtre renforce sa valeur d'objet patrimonial par sa capacité à maintenir sa fonction initiale après des siècles d'oubli. Sa capacité actuelle de près de 8000 places (environ 13500 à l'origine), mais aussi son emplacement à dos de colline, qui révèle toute l'ampleur de l'inflexion du cours du Rhône au niveau de la ville, et offre un large point de vue sur la vallée, lui permettent de maintenir cette fonction de spectacle et de rassemblement de la population : le lieu de mémoire est en même temps lieu de sociabilité.

Le jardin dit de Cybèle situé au cœur de la ville peut être considéré comme un monument dans la mesure où il s'inscrit dans un espace bien délimité, quoique son aspect soit davantage celui d'un ensemble de vestiges. Après la destruction d'un hôpital en 1938, les vestiges romains trouvés sur le site ont été fouillés de 1952 à 1968, puis identifiés comme les restes d'un temple dédié à la déesse Cybèle, une interprétation aujourd'hui remise en cause. On peut surtout voir à ses côtés les deux arcades de l'ancien forum romain, ainsi que les marches qui descendaient au *forum*, désignant ainsi cet ensemble comme un élément central de la ville antique. Sa préservation posait directement le problème de la valeur patrimoniale d'objets archéologiques. La création en 1976 d'un jardin archéologique répondait au souci de donner à l'ensemble de vestiges une lisibilité qu'il ne possédait pas, en suggérant notamment la verticalité disparue de l'ancien sanctuaire au moyen de lignes d'arbres ; dans le même temps l'aménagement obéissait à un souci pédagogique - des panneaux explicatifs étaient prévus. Ils s'agit donc d'un ensemble apparemment hérité directement du passé, les vestiges étant juste exhumés du sol ; mais son aspect actuel a également été retouché puisque "la base du grand mur sud du théâtre des mystères a été remontée avec les blocs retrouvés sur le chantier"². Symboliquement on pourrait pourtant interpréter la présence de ce champ de vestiges comme une mise à nu, la représentation inversée de l'objet patrimonial : sans destination explicite, dénué de la valeur esthétique qui permet d'apprécier un monument conservé dans son intégralité, le jardin de Cybèle semble solliciter le sentiment patrimonial et appeler à l'invention de son identité, à son adoption ou à son rejet.

La priorité donnée aux monuments romains n'est pas seulement chronologique : symboles visibles d'une époque révolue ils constituent une des véritables spécificités pour la ville.

1.2 Les bâtiments religieux

L'importance politique de la ville de Vienne à l'époque antique en faisait un lieu privilégié pour la propagation du christianisme : des responsables de l'Eglise de Vienne furent d'ailleurs victime des persécutions menées contre les chrétiens à Lyon en 177, date du martyre de Sainte-Blandine. Evêché dès le III^e siècle, lieu de passage et de halte des pèlerins sur la route de Rome, la ville devient archevêché au XIII^e siècle : le titre de comte de Vienne est

2 - *Archeologia*, juillet 1976.

commun à l'archevêché et au Dauphin (Revol, 1934). Deux événements viennent consacrer la position acquise par Vienne dans la Chrétienté : l'élection pontificale de l'archevêque de Vienne en 1119, sacré en la cathédrale Saint-Maurice sous le nom de Calixte II, et la tenue du concile de 1311, au cours duquel fut décidée la suppression de l'ordre des Templiers. Le patrimoine religieux occupe par conséquent une position particulière : il renvoie en effet à une histoire, une thématique radicalement différente de l'histoire romaine et qui s'inscrit dans une continuité de pratiques pour les habitants de la ville. On peut distinguer trois situations patrimoniales.

L'église Saint-Maurice, ancienne cathédrale de Vienne jusqu'à la suppression de l'évêché en 1790, a longtemps été le centre de la vie religieuse. Son histoire a moins été celle d'une réappropriation fonctionnelle, comme celle du temple d'Auguste et de Livie, que d'une lente élaboration : sa construction, échelonnée du XII^e au XVI^e siècle fut en effet l'une des plus longues de France, ce qui se traduit par un mélange assez particulier des styles roman et gothique. L'église était au centre d'un ensemble de bâtiments aujourd'hui disparus qui formaient l'archevêché. Il s'agit donc d'un objet de patrimoine vivant dans la mesure où ni son aspect ni sa fonction n'ont évolué ; elle n'en est pas moins le symbole de l'importance religieuse passée dans la ville.

L'église et le cloître roman de Saint-André-le-Bas n'ont connu qu'une reconnaissance patrimoniale tardive, qu'explique sans doute la préférence longtemps accordée aux édifices gothiques. Mérimée, en effet, exprime son indignation face au sort réservé au cloître, transformé en cour d'immeuble, dont "les charmantes colonnes sont cachées dans une maçonnerie grossière", et dont la restauration récemment effectuée lors de son passage à Vienne, avait recouvert les murs de "fresques dans le goût des enseignes de cabaret" : l'intérêt qui lui est accordé est donc relativement récent. Aujourd'hui, le cloître restauré accueille une collection de fragments lapidaires épigraphiques et des expositions temporaires sont organisées dans les salles qui le jouxtent.

Enfin, le patrimoine religieux peut être réaménagé et posséder de nouvelles fonctions. C'est le cas de l'église Saint-Pierre, l'une des plus anciennes du haut moyen-âge puisque sa construction remonte au V^e siècle, et qui accueille aujourd'hui le musée lapidaire de la ville qui rassemble les pièces remarquables dégagées lors des campagnes de fouilles. Le monastère de Saint-André-le-Haut, ancien couvent des bénédictines, qui avait été transformé à la Révolution, est actuellement l'objet d'une campagne de travaux qui consiste à y implanter une médiathèque. Longtemps transformé en logements, il n'offre extérieurement aucun indice de sa présence : c'est actuellement un objet patrimonial en voie de redécouverte.

1.3 Les monuments civils

Le patrimoine de Vienne comporte moins de monuments civils. Les ruines du château de la Bâtie constituent une exception notable. En effet,

juchées sur le haut du mont Salomon, elles sont l'ultime vestige d'un château-fort édifié au XIV^e qui surplombait la ville. Aujourd'hui propriété privée d'un industriel viennois, il n'est pas accessible au public ; aussi n'est-il plus pour la ville le belvédère qui offrait au voyageur "une vue étonnante" (Stendhal) sur la gorge épigénique tranchée par le Rhône dans les roches cristallines du Massif Central. En revanche son aspect constitue, depuis le centre ville ou l'entrée sud, un signal pour la ville. La girouette qui y est placée, désigne les ruines du château comme un point de convergence pour les regards et en fait une référence urbaine importante à l'instar d'un clocher. La perception du monument, en effet, se fait surtout à l'intérieur de la ville ; en arrivant de l'autoroute par le sud, en revanche, le bâtiment se confond avec le coteau, et c'est l'hôpital placé au-dessus qui attire le regard.

C'est cette qualité visuelle qui permet également de compter au nombre des monuments civils la tour construite par Philippe à Sainte-Colombe, sur la rive droite du Rhône. Elle constitue, en effet, un rappel historique important de la position de Vienne avant le rattachement du Dauphiné au royaume de France, et possède ainsi une dimension symbolique constitutive de la notion même du monument. D'autre part comme le château de La Bâtie, elle est aujourd'hui désaffectée et ne joue un rôle que pour le regard qui l'embrasse depuis la rive viennoise opposée. Située à proximité de la passerelle piétonne qui unit les deux rives, elle apparaît comme un rappel à distance de la fonction historique de la ville, et du rapport patrimonial qui unit les deux rives, rapport dont le site de Saint-Romain-en-Gal est l'exemple le plus frappant.

2. Le patrimoine diffus, composante de la personnalité urbaine

Le patrimoine monumental "classique" renvoie à une conception fondée sur la valeur allégorique conférée à un objet qui devient l'emblème d'une période historique déterminée, et joue sur le rapport qui s'instaure entre la nature historique du monument et la représentation que s'en fait le spectateur, largement dictée par l'imaginaire. Si chaque monument possède sa valeur patrimoniale propre, il n'en est pas de même des éléments qui composent ce que l'on pourrait qualifier de patrimoine "diffus", qui n'ont pas la même dimension symbolique individuelle que celle des monuments. Le patrimoine diffus est un témoignage collectif de l'histoire de la ville et de sa personnalité qu'il contribue à élaborer.

2.1 Le patrimoine architectural

Les modifications de la trame urbaine au XIX^e siècle ont laissé subsister de nombreux éléments architecturaux du passé qui renforcent le pouvoir d'évocation lié aux monuments de la ville proprement dits.

La maison à colombage du XVI^e qui jouxte les arcades du forum offre par sa singularité un exemple de ce patrimoine diffus, souvent occulté par des monuments plus prestigieux. Hippolyte Bazin, dans son ouvrage de 1891 consacré à "*Vienne et Lyon gallo-romains*", déplorait ainsi le fait que la double arcade doit "enclavée et comme étouffée au milieu de vieilles mesures" et

suggérerait de la "dégager de cet indigne voisinage pour permettre à l'archéologue de l'examiner sous toutes ses faces". S'il est sans doute fait référence ici au quartier de l'ancien hôpital détruit en 1938, on peut remarquer *a contrario* que le souci de préservation du monument principal romain conduisait à renvoyer son entourage à l'infamie de la généralisation. La situation de cet édifice au débouché de la rue des Orfèvres où sont rassemblés d'autres éléments patrimoniaux de même type, le dégagement offert pour sa vue par la place du Pilon qui l'entoure, en font en effet un élément bien en évidence du patrimoine architectural diffus de la ville de Vienne.

Le cœur historique de la ville tire sa situation patrimoniale des nombreuses cours intérieures, niches, façades, encadrements de fenêtre, portes et impostes dont l'énumération serait trop longue, d'autant plus qu'au contraire des monuments, c'est leur présence conjointe qui importe souvent davantage que leur localisation. La valeur de ce patrimoine architectural réside moins dans sa rareté que dans son pouvoir d'évocation, se fonde davantage sur le caractère imprécis d'ancienneté que sur une identification historique bien précise : il s'adresse donc particulièrement à la dimension affective de la conscience patrimoniale.

La structure de ce patrimoine diffus architectural implique plusieurs niveaux de perception. Le caractère presque exclusivement piéton du centre historique de la ville, l'absence du monument historique comme point de convergence central - si l'on excepte l'église Saint-André-le-Bas, située dans un angle peu fréquenté - permettent une approche indifférenciée de ce patrimoine, plus proche de la satisfaction esthétique, visuelle et désintéressée, que de l'intérêt historique. Le déplacement piéton, de plus, renforce l'attention portée aux zones latérales, aux "architectures complexes" que l'automobiliste ne perçoit pas (Claval, *La logique des villes*, p.450). Mais au simple agrément visuel de la promenade ou du déplacement quotidien peut s'ajouter un deuxième niveau de perception, d'ordre herménautique, qui procède d'une curiosité, d'un attrait patrimonial. Les cours intérieures des immeubles, dont celle de l'hôtel Renaissance de Pierre de Boissat située rue des Orfèvres, recèlent parfois la véritable apparence de ce patrimoine diffus, ou d'autres éléments plus sibyllins, telle cette colonnade romaine à claire-voie, prise dans le mur d'un édifice d'apparence contemporaine, rue des Clercs, et visible depuis la cour de l'immeuble adjacent. Une dialectique subtile entre espaces intérieurs et extérieurs s'établit alors, selon l'attrait que suscite pour chacun la présence de ce patrimoine. Le patrimoine architectural diffus est une suggestion offerte au passant : parce qu'il n'est pas un patrimoine *désigné* comme le patrimoine monumental, la part d'élection qui constitue sa valeur patrimoniale est particulièrement déterminante.

2.2 Les vestiges, déclinaison du patrimoine monumental

Si le terme de monument désigne tout "édifice, pierre dressée ou monceau de pierres qui a une valeur religieuse, symbolique", on préférera celui de vestige pour qualifier l'objet historique dans sa permanence, comme simple trace du passé, même si les apparences sont parfois identiques : c'est sa position au cœur de la ville, et son ampleur qui permettent ainsi de classer l'es-

pace dit de Cybèle dans les monuments plutôt que dans les vestiges.

Ces derniers peuvent être à leur tour divisés en deux groupes. On distingue en premier lieu certains vestiges intégrés dans l'espace urbain, suite à une mesure de valorisation. Ainsi les vestiges de l'ancien mur d'enceinte de la ville construit à l'époque d'Auguste, dégagés lors de la destruction d'un immeuble cours Brillier, en face de l'office de tourisme, ont été intégrés à la construction d'un nouvel immeuble, et forment ainsi à l'entrée de la ville un témoignage discret mais très évocateur de son passé historique. De même, le morceau de voie romaine dégagé lors de l'aménagement d'un jardin public, reste exposé comme un témoignage qui fait écho à la présence du mur d'enceinte : ornement du jardin public, il est un rappel de la nature patrimoniale de la ville. Comme dans le cas du jardin de Cybèle, on peut interpréter la fonction de ce patrimoine diffus indépendamment de sa valeur historique intrinsèque, comme le fondement d'une conception prospective du patrimoine. Les vestiges exhumés rappellent en effet que le patrimoine n'est pas une notion close, circonscrite à une série de monuments, mais un concept en expansion, en perpétuelle redéfinition. Si le monument historique est au centre d'une allégorie du passé, perçu objectivement et subjectivement par une mémoire que domine le sentiment affectif, le vestige semble quant à lui porteur de tous les possibles des découvertes à venir, et séduit parce qu'il suggère la possibilité de la présence d'autres éléments du patrimoine.

Un deuxième type de vestiges peut être défini : il s'agit des vestiges dont la valeur patrimoniale - affective - est faible, malgré leur valeur historique. Les restes des aqueducs romains qui longent la route des Alpes, visibles de tous, ont eu, historiquement, un rôle très important puisque l'adduction d'eau était une technique parfaitement maîtrisée des Romains et que leur dispositif a été réemployé jusqu'à une date très récente³. Au XIX^e siècle en effet une partie des aqueducs a été remis en état de marche pour alimenter la ville de Vienne en eau, au début pour lutter contre les incendies, puis pour tout autre usage domestique (Marcellin, 1992). Mais la situation de ces vestiges, leur ampleur, rendait leur conservation difficile : une partie d'entre eux a été à la fois fouillée de manière exhaustive, puis détruite, lors de la construction de la route Neuve. Un élément de canalisation romaine en plomb, retrouvé dans le Rhône et exposé au musée de Saint-Romain-en-Gal, suffit alors à illustrer ce thème et remplace la fonction du monument sans doute trop technique pour être immédiatement appréciée, et trop peu spectaculaire pour se prêter à un aménagement de grande ampleur, au regard de monuments tels que le Pont du Gard.

On peut également mentionner la présence des vestiges du mur d'enceinte de la ville, long de plus de 7 kilomètres, édifié par Auguste et symbole de l'importance politique et stratégique de la ville : un archéologue tel qu'Hippolyte Bazin (*op.cit.*) commence sa description des monuments de Vienne par "l'enceinte fortifiée et la citadelle" (c'est le titre de son premier chapitre). Or si de nombreux vestiges subsistent de cet immense ouvrage, beaucoup sont en

3 - "Deux autres aqueducs (...) ont été découverts depuis quelques années. Au moyen de légères réparations on les mit en état de fournir à la ville l'eau nécessaire aux habitants" Mérimée, *op. cit.* p. 91.

terrain privé et très peu sont véritablement significatifs. La partie du mur d'enceinte conservée cours Brillier est désignée comme l'élément patrimonial principal de cet ensemble, de préférence à tout autre vestige dont la valeur historique serait la même.

2.3 Le patrimoine muséographique

Sous une arcade de la rue des Orfèvres, face à l'hôtel de Pierre de Boissat, une petite mosaïque est exposée sous une vitrine : signe que les objets historiques retrouvés lors de fouilles archéologiques appartiennent eux aussi au patrimoine diffus de la ville. Il convient de mentionner par ailleurs que ce patrimoine, souvent issu des fouilles de la rive droite du Rhône, est celui de la Vienne antique dans son ensemble.

Ainsi les mosaïques constituent pour le patrimoine de la Vienne antique une véritable originalité que les fouilles liées à la découverte du site de Saint-Romain-en-Gal ont permis de mettre en évidence. Ainsi, MM. Le Glay et Stern introduisaient le II^e Colloque International pour l'étude de la mosaïque antique tenu à Vienne en septembre 1971 en rappelant que "depuis 1966 les fouilles menées (...) sur les deux rives du fleuve à Vienne même et dans son quartier antique de Saint-Romain-en-Gal, avaient livré un tel lot de pavements mosaïqués qu'il avait paru bon de transporter de Paris sur les bords du Rhône les séances de travail".

Selon Jeanine Lancha, pour qui "l'exceptionnelle densité de mosaïques à Vienne signale la ville comme le plus grand site à mosaïques de la Gaule", la ville possède alors une véritable spécificité patrimoniale, moins connue que celle de ses monuments, dans le domaine de la mosaïque (Lancha, 1974). Si la densité des découvertes constitue une richesse patrimoniale pour le domaine muséographique, les mosaïques possèdent également un intérêt scientifique important puisqu'elle révéleraient, selon les travaux de J. Lancha, l'existence d'une véritable école viennoise de la mosaïque et d'un atelier de production en série, dont l'apogée se situerait à la fin du II^e siècle ; son influence se ferait sentir dans toute la vallée du Rhône, permettant notamment d'identifier certaines des mosaïques trouvées à Vaison-la-Romaine.

Le nombre des mosaïques figurées (44% de celles retrouvées en 1974 contre 8,5% de celles retrouvées à Lyon à la même époque), qui serait caractéristique de l'école viennoise, facilite également son identification. *L'enlèvement d'Hylas par les nymphes*, *Livresse d'Hercule*, *Les Dieux Océans* ou *Le châtimement de Lycurgue* possèdent une dimension esthétique qui permet de les apprécier immédiatement, sans la médiation de connaissances scientifiques particulières. Le patrimoine de la ville de Vienne est d'ailleurs symbolisé par la mosaïque des *Dieux Océans*, comme l'illustre le triple pictogramme visible depuis l'autoroute, qui représente le temple d'Auguste et de Livie, le théâtre antique, et la mosaïque des *Dieux Océans*. Enfin, la présence au musée de Saint-Germain-en-Laye de la mosaïque dite du *Calendrier rustique* témoigne de l'ampleur prise par ce patrimoine. La périodicité avec laquelle on retrouvait des mosaïques constituait alors un rappel constant de la richesse du sol, un fait presque banalisé sur la rive droite du Rhône. Jeanine Lancha rappelle

d'ailleurs l'anecdote de la destruction de la mosaïque représentant *Achille découvert par Ulysse* par un cultivateur furieux du passage que cette découverte occasionnait sur son terrain.

Plus traditionnellement, le patrimoine muséographique était un patrimoine lapidaire et épigraphique, comme le montre la collection d'inscriptions entreposée au cloître de Saint-André-le-Bas. L'importance prise par les mosaïques dans la mise en scène du patrimoine viennois ne relève donc pas seulement de l'ordre de la nouveauté ou de la rareté de ce matériau : en se superposant à la dimension scientifique très technique de l'analyse épigraphique, la dimension esthétique des mosaïques est également plus universelle, ouverte à une diffusion plus large de l'objet patrimonial, dont chacun apprécie la valeur selon ses propres critères.

3. Le patrimoine industriel, un patrimoine en formation

3.1 Un enjeu de mémoire récent

Dans son étude géographique consacrée à la ville de Vienne en 1934, Georgette Revol écrivait : "Les bâtisses régulières, les cheminées, les appels des sirènes à heures fixes, la circulation ouvrière très active aux heures de relève ou de sortie donnent à la petite cité l'aspect d'une ville industrielle moderne" (Revol, 1934). A cette époque, en effet, selon le même auteur, la ville comptait 8200 ouvriers, dont 7000 employés dans l'industrie textile, pour une population de 25648 habitants. La mono-industrie drapière autour de la spécialité de la laine cardée, avait pris au XIX^e siècle le relais de l'activité métallurgique qui avait tiré parti de la présence abondante de bois dans les communes voisines, du minerai du Dauphiné et de la Gère. Cette rivière possède en effet la caractéristique d'avoir une eau très pure, propice au trempage des épées, mais aussi au dégraissage de la laine et de la teinturerie ; en outre sa pente de 3% à son arrivée dans Vienne lui confère un débit proche de celui d'une rivière montagnarde, fournissant une énergie motrice abondante qui a accompagné les transformations du tissu industriel viennois : "Une telle rivière est une richesse pour une cité industrielle", conclut André Cholley (Cholley, 1922).

Aussi un véritable quartier industriel s'étendait le long de la Gère, sur la route de Grenoble, offrant à l'une des entrées de la ville un paysage homogène : bâtiments industriels, cheminées, roues à aubes et barrages indiquaient clairement la nature industrielle de l'activité viennoise. De véritables places fortes industrielles étaient constituées, à l'image des établissements Pascal-Valluit qui dans l'entre-deux guerres employaient plus de 1600 personnes, formant ainsi la première entreprise de production lainière en France : une telle concentration, comme le suggère la citation de Georgette Revol, impliquait des modes de vie, de sociabilité particuliers. La tradition revendicatrice, ciment identitaire, était ainsi très présente : Yves Lacoste rappelle que ce sont les ouvriers viennois qui inventèrent la grève avec occupation d'usine, à la fin du XIX^e siècle.

Pour les contemporains, il s'agit d'une réalité encore sensible : lors de l'étude de terrain menée à Vienne, de nombreuses personnes ont évoqué la vie ouvrière, ses lieux et ses rythmes. Un couple d'ouvriers retraités mentionne ainsi les longues files d'ouvriers arrivant et repartant des usines dans lesquelles se créaient des liens et où les nouvelles s'échangeaient. Les nombreuses structures d'encadrement fondées par les entreprises - infirmeries, logement, ... - étaient également perçues comme des repères identitaires au sein de la ville. Enfin, la cohésion sociale était aussi cohésion spatiale, à l'image des fêtes qu'organisaient une fois par an les différents quartiers de la ville.

La disparition progressive des unités de production textile, le redéploiement de la population ouvrière sur des lieux de production répartis dans les communes périphériques de Vienne ou loin du centre, le mouvement général d'amenuisement de la conscience de classe ouvrière ont contribué à la disparition de ces modes de vie urbains particuliers, qui se trouvent aujourd'hui dans la position ambiguë d'être des lieux de mémoire vivante et un patrimoine propre à l'histoire des habitants ayant vécu cette période.

3.2 La constitution du patrimoine industriel

Il s'agit d'un patrimoine complexe. Au sens le plus courant du terme, les friches industrielles offrent un patrimoine immobilier important qui, après réhabilitation se prête à de nouvelles fonctions : logements et bureaux ont été créés dans les usines Vaganay, d'autres usines ont été transformées en parkings, un théâtre et un centre d'animation sociale ont été installés dans l'ancien bâtiment industriel du boulevard Lafayette. En revanche, les roues à aube sur la Gère qui rappelaient sa force motrice ont, au fil des ans, toutes disparu.

Deux types de mise en valeur reprennent l'enjeu de mémoire inhérent au patrimoine industriel. Le musée de la Draperie, ouvert en 1994 à l'initiative de l'association Patrimoine Textile, rassemble les objets et les pratiques liés à la production textile, et offre des reconstitutions propres à transmettre un mode de vie plus qu'à exposer des objets inertes. On peut remarquer que son emplacement est symbolique puisqu'il a été implanté non dans l'ancien quartier ouvrier de la ville mais dans la zone d'activités tertiaires qui a été créée dans l'ancienne caserne de la ville, et qui rassemble notamment un IUT de gestion et une salle de spectacles et de conférences. Le patrimoine industriel, pour reprendre l'analyse de M.Gravari-Barbas apparaît alors comme un "patrimoine-sang", propre à un groupe social défini pour lequel il est un ciment identitaire, mais n'est pas pour autant l'expression d'un particularisme ou d'un passéisme : il est donc également "patrimoine-sol", patrimoine ouvert aux groupes sociaux qui partagent ce patrimoine, expression de l'identité d'un lieu autant que celle d'un groupe humain (Gravari-Barbas, 1996). L'emplacement du musée de la Draperie, outre son avantage en termes d'accessibilité et de stationnement, illustre également la possibilité de détacher l'objet patrimonial de son ancrage local historique pour le rendre plus universel.

Le thème de l'eau fournit un autre support de mise en valeur du patrimoine industriel. Ainsi dans la nouvelle salle du patrimoine une exposition permanente de documents retrace l'importance des cours d'eau dans la ville, comme objet géographique de localisation des activités et comme moteur de l'évolution historique. Il pourrait sembler paradoxal de donner une telle importance à un élément qui a fait la prospérité de nombreuses autres villes, quand la richesse en monuments historiques est telle. En réalité, il semble qu'il s'agisse moins d'un objet patrimonial supplémentaire que de l'illustration d'une démarche patrimoniale. Les descriptions souvent élogieuses du site - André Pelletier parle de "site prédestiné" - mettent en effet l'accent sur les facilités du franchissement du fleuve, les aptitudes à l'activité industrielle de son affluent principal, l'intérêt de la position sur l'axe fluvial rhodanien. Le thème de l'eau retrouve ainsi la part d'invariant, d'atemporel qui fonde ce que Françoise Choay qualifie de figure historique de la ville, un caractère transcendant de son identité. Mais dans le même temps il ne s'agit pas d'un thème nostalgique ou passéiste puisque le thème de l'eau insiste sur le fait que le support naturel a permis une évolution historique différenciée, s'est adapté aux besoins politiques et économiques des hommes. Ce choix semble donc exprimer le souci de ne pas figer le patrimoine dans une définition unique, de mettre l'accent sur la pluralité des fonctions assignées aux objets de la ville, et de rappeler que la ville est le reflet de demandes particulières, d'une invention des lieux, définition qui rejoint celle du patrimoine dans son ensemble. Le patrimoine ne serait alors pas nécessairement l'objet d'un respect scrupuleux, mais une série d'objets ouverts à la pratique des habitants.

Le patrimoine industriel dont la prise en compte est récente, pose donc le problème de la formation du patrimoine. Si les différents objets historiques que l'on a énumérés ont chacun été progressivement investis d'une dimension patrimoniale, on peut se demander quels ont été à l'échelle de la ville les enjeux de la notion du patrimoine.

II. Le patrimoine de Vienne, histoire d'un regard

L'étude des différents monuments de la ville de Vienne montre que chacun d'entre eux s'est construit progressivement comme un objet patrimonial. A l'échelle de la ville, la conscience patrimoniale procède d'un regard différent porté sur l'espace urbain par ses habitants. Ce changement de perspective est en réalité la conséquence locale d'un phénomène général, remontant au Quattrocento, qui consiste à mettre à distance des objets que l'on côtoie quotidiennement. Entre le regard porté par les voyageurs qui traversent la ville et celui des érudits locaux, le patrimoine acquiert une dimension qui en fait un objet urbain de première importance.

1. Le regard des voyageurs participe de l'élaboration d'une conscience patrimoniale

Genre littéraire particulier, le récit de voyage correspond également à une réalité géo-historique, celle du tour effectué par les érudits qui venaient confir-

mer sur place une connaissances acquise et l'enrichir de leurs observations. La contribution de ces voyageurs particuliers à la notion de patrimoine est importante, dans la mesure où ils sont à la fois les vecteurs d'un courant de conscience patrimoniale vers l'environnement local des monuments, et les prescripteurs de nouvelles attitudes.

1.1 Les différents courants de voyageurs

L'analyse faite par Nathalie Chomat des récits de voyage concernant la ville de Vienne montre que le regard sur l'objet patrimonial a évolué, lui conférant peu à peu un statut propre (Chomat, 1998). Trois attitudes, selon elle, peuvent être distinguées. Le courant humaniste, nourri de références antiques, se réfère au passé glorieux de la ville, dont les monuments ne sont qu'un témoignage, et ne suscitent l'attention que de façon anecdotique. À ce regard "curieux" des humanistes, succède selon N. Chomat, le regard savant des Lumières qui commence à accorder à la ville une dimension propre : ainsi les parcours des voyageurs sont décrits, et la considération manifestée pour l'enceinte témoigne de cette identité urbaine reconnue. Parallèlement, l'attention aux ouvrages de l'homme primant sur les récits glorieux, les monuments font l'objet d'une description très précise : ils jouent le rôle de diffusion du savoir antique qu'avait joué la diffusion de l'imprimerie pour la période précédente. L'intérêt porté aux vestiges, notamment depuis la découverte de Pompéi et Herculaneum en 1738-1748, a donc des répercussions dans la manière dont sont perçus les monuments viennois. Enfin, le regard romantique du XIX^e siècle donne aux monuments une dimension affective forte. La topographie, reflet des tourments de l'âme, devient une composante à part entière de l'identité de la ville. Le regard porté sur les monuments est l'expression d'un souci de précision archéologique, qui préfigure le courant positiviste. Cette étude montre donc que les monuments ont fait l'objet d'appropriations extérieures, permettant ainsi au regard local de se placer à distance d'eux.

Un des ouvrages de référence de ces voyageurs était celui de Nicolas Chorier, avoué grenoblois originaire de Vienne qui, dans la lignée des antiquaires du XVII^e siècle, avait procédé à une recension complète des monuments de la ville. Toutefois, c'est à un voyageur que l'on doit le premier essai de diffusion du patrimoine de la ville. En effet, Pierre Schneyder, originaire d'Alsace, s'installe à Vienne en 1755 et entreprend de réunir, dans le cabinet qui lui est accordé pour ses cours de dessin au collège jésuite, des fragments archéologiques, prémices d'une politique muséographique municipale. C'est à lui également que sera confiée la conservation du musée de Vienne après sa création.

Le patrimoine, par conséquent, peut constituer un trait d'union entre voyageurs et populations locales. Ne disposant que de peu de temps, les voyageurs avaient en effet fréquemment recours aux habitants instruits de la ville, qui les guidaient dans leur visite et leurs présentaient les résultats des recherches locales. Ainsi, Aubin-Louis Millin, dont le *Voyage dans les départements du Sud de la France* paraît en 1807, évoque ce rôle presque institutionnalisé des

élites de la ville dans la diffusion de leur patrimoine : "notre premier désir fut de voir M. Schneyder, professeur de dessin, conservateur du musée de Vienne" ; celui-ci étant absent, "M. Guillermin, maire de la ville et M. Boissat, son adjoint, voulurent bien nous faire ouvrir les salles où ces collections sont renfermées". Le rôle des élites urbaines dans la diffusion de leur patrimoine était alors assuré localement. La population locale souvent prise à témoin : "les gens de Vienne sont affables et ne craignent nullement de compromettre leur dignité en parlant à un voyageur inconnu" (Stendhal, *op. cit.*).

1.2 Voyageurs et défense du patrimoine local

En outre, le regard des voyageurs traduit un intérêt pour les conditions de conservation des monuments. Les voyageurs, dont le récit a une diffusion nationale, pouvaient ainsi être le relais d'exigences locales - ce qui peut expliquer l'accueil que leur réservaient les élites. Le récit des voyageurs peut alors devenir un véritable discours indirect des édiles. Ainsi, le récit de Millin fait par trois fois référence à ces exigences. Tout d'abord, il rappelle que "le maire, M. Guillermin, attache un grand intérêt à ces fouilles, et s'il avait quelques légers fonds pour les faire continuer, elles seraient sûrement très productives". Ensuite, déplorant la destruction d'une mosaïque par son propriétaire désireux d'éloigner les curieux, il déclare qu' "il est étonnant que le gouvernement n'ait pas pris les mesures nécessaires pour la conservation de ce précieux monument". Enfin, la dernière allusion - réclamation ? - est un véritable discours promotionnel pour le patrimoine viennois : rappelant que la municipalité souhaiterait qu'on lui accorde l'église Saint-Pierre pour en faire un musée, Millin déclare que "son zèle est déjà récompensé: le musée jouit déjà de quelque célébrité et aucun voyageur un peu instruit ne peut se dispenser de s'arrêter dans la ville, de consacrer quelques heures pour le visiter" .

Aussi il convient de relativiser le "nouveau regard" que les voyageurs apportent aux habitants de la ville en précisant qu'ils fournissent également un relais opportun pour l'expression d'un sentiment local déjà constitué.

1.3 Le rôle de Mérimée

Parmi les voyageurs, célèbres ou méconnus, qui visitèrent Vienne, se trouve Prosper Mérimée, qui a été nommé en 1834 Inspecteur des Monuments Historiques, charge dont il est le premier titulaire avec Vitet. Sa présence s'inscrit à la fois en rupture et en continuité avec celle des voyageurs précédents. En effet, comme Millin, il procède à l'inventaire des richesses locales, guidé par le conservateur du musée, M. Delorme, "qui avait la bonté de [lui] servir de guide" (Mérimée, 1989). Mais Mérimée se soucie essentiellement de l'état de conservation des monuments, et de la possibilité de les restaurer, voire de remédier aux restaurations contemporaines, estimant par exemple à propos de Saint-André-le-Bas qu' "on a poussé les choses un peu loin". La présence de Mérimée à Vienne lors de son voyage dans le Midi de la France est pour Vienne d'une grande importance car elle va permettre de dépasser le rôle de relais des demandes locales qu'avaient auparavant les voyageurs :

désormais c'est le pouvoir central qui se déplace. Dans sa correspondance, Mérimée évoque les discussions menées au conseil municipal de Vienne après son passage, pour la conservation du patrimoine. Si les demandes sont exaucées (les monuments historiques sont classés, à l'image du temple d'Auguste et de Livie en 1840), les institutions de défense du patrimoine se situent désormais au-dessus du cadre local. C'est donc à partir de Mérimée que les exigences locales trouvent un interlocuteur direct. Enfin la présence de Mérimée témoigne d'une initiative extérieure, autonome, pour la protection du patrimoine, et de surcroît sans intermédiaire entre l'Etat, qu'il représente, et les populations locales. C'est pourquoi la référence au coût financier de la restauration du patrimoine est beaucoup moins vive que chez Millin ; Mérimée se borne à constater qu'il doute que les fonds alloués à la restauration de la cathédrale soient suffisants. Il ne relaie donc pas une exigence locale mais définit les besoins de la conservation patrimoniale en replaçant le patrimoine viennois dans une perspective beaucoup plus large.

2. Le renversement de perspective du XX^e siècle : Vienne reprend le contrôle de son patrimoine

2.1 L'initiative locale se structure : naissance de la Société des amis de Vienne

Les voyageurs, qui ne disposaient que de peu de temps lors de leur visite à Vienne, avaient souvent recours aux explications des habitants instruits de la ville. Or l'instruction dont faisaient preuve les notables viennois en cette occasion n'étaient pas leur seule contribution au patrimoine de la ville : les notables du XIX^e siècle devaient en outre avoir un rôle actif dans la gestion et la promotion de l'héritage patrimonial. Stendhal suggère ainsi que M. Boissat, "notaire, l'homme le plus influent de Vienne, (...) devrait faire des fouilles et enrichir le musée". L'initiative privée, faute d'une politique étatique, était alors peu structurée.

Or, en l'absence de structure locale de défense du patrimoine, celui-ci pouvait faire l'objet d'une captation de la part de villes dont le rayonnement politique et culturel semblait justifier le regroupement des richesses patrimoniales locales ou nationales. L'intérêt porté aux antiquités nationales par le Second Empire, l'utilisation patriotique de la période gallo-romaine par les fondateurs de la Troisième République, s'accompagnaient mal d'une exposition locale des richesses archéologiques. Au XIX^e siècle les Viennois impuissants ou indifférents voyaient le patrimoine meuble des mosaïques et objets archéologiques quitter la ville. C'est explicitement contre cet état de fait que s'est créée la Société des amis de Vienne en 1904 : à la suite du rachat de la mosaïque de *L'enlèvement d'Hylas par les nymphes* par un mécène grenoblois, le général de Beylié, un groupe d'habitants de Vienne menés par le conservateur de la ville, M. Bizot, décida de créer une association afin d'empêcher la dispersion du patrimoine de la ville. Quelques années plus tard, en 1907, la Société des amis de Vienne put ainsi racheter la mosaïque de Lycurgue

grâce à une souscription. A l'intérêt scientifique ou esthétique que suscite le patrimoine s'ajoute alors une dimension affective liée à son origine spatiale. La Société des amis de Vienne se présente donc comme une structure fédératrice des actions menées auparavant de manière informelle, et comme un groupe de pression à l'échelle locale et régionale. Le premier article de ses statuts résume les buts qu'elle s'est fixés: "la Société des amis de Vienne a été fondée pour répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises, protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, enrichir les musées de la ville, attirer à Vienne le plus grand nombre possible des visiteurs et rendre la visite de la ville facile, agréable et instructive".

Avec 626 membres en 1993, la Société des amis de Vienne possède une importance peu commune pour une ville de la taille de Vienne : à titre de comparaison la Société des amis du Vieux Grenoble ne compte que 240 membres. Elle enregistre environ 20 à 25 nouvelles adhésions par an, ce qui témoigne d'une certaine vitalité; selon M. Hullo, son président, les nouveaux adhérents seraient le plus souvent de nouveaux retraités, même si leur proportion est environ la même que celle des actifs. Si les Viennois de souche sont très largement majoritaires, les personnes arrivées récemment à Vienne peuvent voir également dans la Société un moyen d'insertion dans la vie culturelle locale ; mais cette catégorie d'adhérents est toutefois peu nombreuse. Lors d'une sortie de la Société début mars 2000, sur les 42 personnes ayant répondu au questionnaire, 19 avaient toujours vécu à Vienne, toutes les autres y habitaient depuis plus de 20 ans, avec une moyenne de 40,2 ans, à l'exception d'une personne habitant à Vienne depuis 3 ans seulement. Si on l'exclut du calcul de la moyenne, la durée moyenne passe à 42 ans. Il convient toutefois de nuancer de tels chiffres, reflets d'un moment donné, compte-tenu de la plus grande disponibilité des retraités pour les excursions en semaine. Enfin la composition de la Société des amis de Vienne est intéressante puisqu'elle ne compterait, selon son président, que peu de professeurs et d'instituteurs. En revanche, la présence dans le passé des grands noms de l'industrie viennoise (Dyant, Vaganay, Denolly,...), de nombreux commerçants, explique le succès des souscriptions lancées pour la défense du patrimoine local, et le rôle de catalyseur des initiatives privées des personnalités viennoises en matière patrimoniale.

A la fois société savante et association de défense du patrimoine, la Société des amis de Vienne a mené deux types d'action.

Tout d'abord, des actions de défense et de promotion du patrimoine autour d'objectifs précis. Elle a ainsi contribué au financement de restauration d'objets du patrimoine par des souscriptions ou des dons de sociétaires: restauration de la statue de l'Apollon Pythien (1907), lancement d'une souscription publique pour la restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice (1920), achats d'immeubles en 1922 pour permettre les fouilles du théâtre antique et en 1928 pour le dégagement de l'église de Saint-André-le-Bas, participation au rachat de la statue de la Tutela de Vienne à un antiquaire en 1958 (*source* : bulletin de la Société des amis de Vienne, n° 80, 1985, fasc.2).

Elle exerce également une surveillance sur la conservation du patrimoine de la ville. Jusqu'à une date récente, la Société adressait chaque année une lettre de doléances à la municipalité, lui faisant part de ses attentes dans le domaine de la politique patrimoniale et de l'aménagement urbain. Ainsi, au premier trimestre 1983, la commission de sauvegarde et de mise en valeur de la Société des amis de Vienne établissait une liste de mesures en faveur de la sauvegarde des monuments (notamment le jardin de Cybèle), des problèmes de voirie et dans laquelle elle faisait des propositions concernant le nom de rues et le domaine de la propreté urbaine et du ravalement (BSAV, n° 78.1, 1983). Actuellement le président de la Société des Amis de Vienne est aussi conseiller municipal depuis 1995, ce qui lui permet de prendre un part plus directe dans l'élaboration de la politique patrimoniale : il a par exemple été associé au recrutement d'une animatrice du patrimoine pour la ville de Vienne en 1999. Le contrôle des actions patrimoniales peut également s'exercer en dehors de la ville de Vienne. M. Hullo rappelle par exemple que la mosaïque *L'enlèvement d'Hylas par les nymphes*, conservée au Musée de la peinture et de la sculpture à Grenoble avait été recouverte d'une moquette, facilitant ainsi la contemplation d'un Rubens exposé au-dessus d'elle ; à la suite d'une protestation de la Société auprès de la municipalité de Grenoble, la mosaïque avait pu être découverte à nouveau (BSAV, n° 80, 1985, fasc. 2). Ce rôle de contrôle explique que la Société ait longtemps été associée à l'élaboration de l'inventaire des monuments historiques, qui était pour elle un moyen d'obtenir la protection d'éléments du patrimoine urbain qu'elle jugeait menacés, tout en redécouvrant certains éléments de la ville devenus anonymes dans le décor urbain. Enfin, elle peut constituer un interlocuteur pour les habitants à la recherche d'une information ou soucieux de préserver leur patrimoine: certains appellent quelquefois la Société pour signaler une découverte, ou un dysfonctionnement, comme récemment un habitant préoccupé par les signes de faiblesse que présente la girouette du château de La Bâtie.

D'autre part, la Société des amis de Vienne exerce une action régulière de diffusion de la connaissance patrimoniale. Depuis sa fondation elle publie un bulletin de liaison et d'information qui expose les divers aspects de la ville conformément à ses statuts, que reçoivent tous les membres de la Société. Annuel à ses débuts, puis bisannuel, il connut une parution très irrégulière de 1936 à 1958 où seulement trois bulletins furent édités. Redevenu annuel en 1964, le bulletin paraît à un rythme trimestriel depuis 1972 (BSAV, n° 85.4, 1990). En plus des articles que publient les membres de la Société ou certains universitaires (A. Cholley, J.-P. Bravard, ...) le bulletin dresse chaque année une liste des ouvrages et travaux universitaires concernant la ville, ainsi qu'une chronologie des événements de l'année et offre ainsi un instrument de recherche appréciable. Ses articles font d'ailleurs l'objet d'un dépouillement dans la Bibliographie annuelle de l'Histoire de France du CNRS (*ibid*). Il constitue enfin, selon son président, la principale action annuelle de la Société des amis de Vienne. Elle a de plus constitué une importante bibliothèque d'ouvrages publiés ou non concernant la ville de Vienne qu'elle met à la disposition de ses membres, d'étudiants ou de chercheurs en quête

d'information. A ce rôle classique de société savante, la Société des amis de Vienne ajoute une action de promotion patrimoniale. Dès 1909, elle a en effet été à l'origine du syndicat d'initiative de Vienne, dont elle a très longtemps partagé les locaux et qui est l'ancêtre de l'actuel office du tourisme. Si dès 1947 la gestion de cet organisme avait été confiée à la municipalité, la mise en place d'une action touristique constituant une charge trop lourde pour la Société aux dépens de ses autres activités, celle-ci est représentée néanmoins au conseil d'administration de l'office du tourisme. Enfin, la Société des amis de Vienne est quelquefois à l'initiative d'événements culturels mettant en scène le patrimoine de la ville, qui permettent d'entretenir le lien affectif avec ses activités (ainsi plusieurs expositions sur les quartiers de la ville).

Il faut toutefois noter une inflexion dans l'action menée par la Société des amis de Vienne. Le manque de moyens financiers, surtout depuis la désindustrialisation, est un frein à une action directe dans les opérations de sauvegarde du patrimoine, l'édition de la revue trimestrielle représentant une charge importante au vu des ressources de la Société. La subvention municipale que reçoit la Société ne suffit pas à couvrir les frais de fonctionnement : avec 4450 F annuels, rappelle M. Hullo, elle s'avère un faible appoint compte-tenu des coûts liés à l'entretien du local de la Société et de l'édition du bulletin trimestriel. De plus, la multiplication des acteurs du patrimoine a conduit la Société des amis de Vienne à repenser ses activités. Les guides-conférencières de la ville (dont certaines sont membres à titre personnel de la Société) ont pris le relais des visites traditionnelles qu'elle organisait ; la conservation du patrimoine de l'Isère a préféré confier le travail du pré-inventaire à ses propres experts. Plus généralement des interlocuteurs officiels du patrimoine sont apparus (DRAC, conservation départementale du patrimoine), partageant avec la Société la même légitimité. Aussi depuis octobre 1999, sous l'impulsion de la Société des amis de Vienne, a été créée la Fédération des associations du patrimoine de l'Isère (FAPI) qui compte une quarantaine d'associations locales de défense du patrimoine, afin d'obtenir une meilleure représentativité à l'échelle à laquelle sont débattus les problèmes patrimoniaux, échelle régionale ou nationale. Cette recherche de synergie montre que le sentiment patrimonial dépasse le simple attachement au lieu et s'inscrit dans une réflexion plus large sur la sauvegarde des éléments du passé.

On voit par conséquent dans l'évolution de la Société des amis de Vienne que le sentiment patrimonial, parti d'un réflexe d'attachement au lieu, s'étend progressivement à tout objet patrimonial, condition indispensable à toute constitution d'une politique patrimoniale. On peut alors se demander si la découverte du site de Saint-Romain-en-Gal en 1967 n'a pas constitué un tournant dans la perception des enjeux liés au patrimoine.

2.2 La découverte de Saint-Romain-en-Gal : vers une approche d'ensemble du patrimoine

La description du patrimoine de Vienne menée plus haut avait laissé dans l'ombre l'un de ses éléments les plus particuliers : le site de Saint-Romain-en-Gal, situé sur la rive droite du Rhône.

Le site de La Plaine, situé sur la rive droite du Rhône, était connu depuis très longtemps pour la richesse de son sous-sol : selon Mme A. Le Bot-Helly, archéologue d'Etat, les fragments de mosaïques ou de colonnes qui affleuraient sur le terrain constituaient une source occasionnelle de revenu pour ses propriétaires. Le site, recouvert par des vergers, offrait en outre la particularité d'avoir été très peu retouché au contraire des zones situées dans la ville de Vienne, véritable palimpseste des transformations du tissu urbain. Or en 1960, confronté à une situation démographique sans précédent, le district de Vienne décidait la construction d'un lycée sur ce lieu-dit, la commune de Vienne ne disposant pas de l'espace requis pour un tel aménagement⁴. Dès les premiers travaux entamés en 1967, les engins de terrassement mettaient à jour un ensemble d'objets et de maçonneries dont l'importance imposait l'arrêt du chantier pour une fouille de sauvetage menée par la direction régionale des antiquités historiques qui révélait l'existence d'un véritable complexe archéologique, vestige d'un quartier urbain de la Vienne antique, sans doute abandonné à la suite d'un incendie au III^e siècle. Cette définition est importante car elle explique également la nature du site actuel. Le quartier urbain de la Vienne antique mêlait commerces, habitations et ateliers d'artisans, possédant ainsi une diversité fonctionnelle qui fait sa richesse actuelle; mais du point de vue archéologique il est indissociable de l'ensemble urbain présent sur la rive opposée. La valeur archéologique du site découvert, "le plus grand de la Gaule septentrionale depuis la découverte de Vaison-la-Romaine", rend impossible la construction du lycée⁵ : en août 1968, le ministère de l'Education nationale décide de déplacer l'emplacement initialement prévu (Revue archéologique, 1970). La procédure qui est mise en place, dictée par l'urgence, est peu courante et révélatrice des difficultés administratives que soulève une telle découverte. Le classement en monument historique nécessitait une procédure trop longue; en l'absence d'un pouvoir régional décentralisé, c'est le Conseil Général du Rhône qui s'est porté acquéreur des terrains du site, aussitôt inscrits au POS en zone ND, non constructible, avec une premier ensemble de 5 hectares, progressivement étendu à mesure que progressait la connaissance du site, pour atteindre 20,44 hectares dont 18 classés en "zone archéologique", c'est-à-dire riche en vestiges. Le site est alors fouillé par plusieurs équipes successives, avant d'être confié à une équipe permanente de 6 archéologues en 1981, date à laquelle est également mise en place l'Entente inter-départementale pour la restauration des mosaïques, première ébauche du complexe archéologique actuel. D'un point de vue patrimonial, le site de Saint-Romain-en-Gal n'est pas un chantier de fouilles supplémentaire. Tout d'abord parce que, comme le note A. Pelletier, "pour la première fois dans l'archéologie viennoise c'est un ensemble continu de vestiges qui est mis à jour". Mais également parce qu'il s'adresse au visiteur différemment des autres

4 - Notons que le lycée de Saint-Romain-en-Gal, situé dans le département du Rhône, dépend administrativement de l'Académie de Grenoble, position ambiguë qui témoigne de la contrainte liée au manque d'espace sur la rive gauche. Le district de Vienne a été formé en 1960 par Vienne et 5 autres communes des 2 rives du Rhône, pour pallier les éventuelles difficultés administratives qui auraient pu naître d'une telle situation et mettre en œuvre des projets communs à l'ensemble de l'agglomération viennoise.

5 - *Le Monde*, daté du 31/07/1968, titre "A Saint-Romain-en-Gal, va-t-on construire un lycée sur le plus grand chantier ouvert actuellement en France ?".

vestiges : au contraire de la rive gauche où sont rassemblés les lieux de la vie publique, le site de Saint-Romain-en-Gal présente les lieux de la vie quotidienne, qu'il s'agisse des grandes demeures qui exprimaient la richesse des négociants de la ville - la maison des Dieux Océans aurait une superficie de 600 m² - , des ateliers de foulons, des entrepôts, des rues,... Placé à l'extérieur de la ville, le site la réfléchit dans son histoire la plus intime. Il semble donc faire le lien entre toutes les autres composantes patrimoniales de Vienne. Un ouvrage paru à l'époque est révélateur de l'apparition d'une nouvelle approche patrimoniale : intitulé *Scènes de vie gallo-romaine*, il prétend reconstituer par le dessin la vie quotidienne du quartier antique de Saint-Romain-en-Gal, à partir des vestiges du site. L'accent est alors nettement mis sur le travail de recomposition par l'imaginaire à partir d'un socle scientifique, ce qui prouve que le patrimoine n'est plus seulement l'objet de publications savantes mais aussi celui d'une nécessaire appropriation, d'une invention.

Cette identité patrimoniale du site semble avoir été à l'origine d'une véritable réflexion sur la nécessité d'une politique patrimoniale autonome. De plus, l'archéologie urbaine menée surtout lors de fouilles de sauvetage, connaît dans la décennie 1970 un véritable essor; les archéologues jouent alors un rôle accru dans la définition de la politique de la ville et voient dans la politique patrimoniale une justification au coût financier et temporel des travaux menés à des fins scientifiques. Les fouilles menées à Saint-Romain-en-Gal ont alors des répercussions sur la ville tout entière. La création du jardin de Cybèle en 1976 peut sembler révélatrice de l'ambiguïté de la nouvelle attitude qui se met en place face au patrimoine. La décision de laisser le champ de fouilles découvert au centre de la ville ne relève pas en effet d'un intérêt archéologique : les explications prévues initialement n'ont été véritablement mises en place qu'avec la campagne de signalisation "Visages de Vienne" menée en 1999, et les maçonneries découvertes sont exposées aux atteintes climatiques et anthropiques, les enfants trouvant dans les vestiges un terrain de jeu inespéré. De l'avis même des archéologues d'Etat, M. Helly et Mme Le Bot-Helly, le jardin de Cybèle se présente davantage comme un chantier de fouilles à l'abandon que comme un véritable ensemble archéologique. Cette décision apparaît donc comme une concession faite au public d'un matériau brut à réinvestir par le sentiment patrimonial, la valeur d'un ensemble de vestiges ayant été révélée par la mise à jour du site de Saint-Romain-en-Gal. Mais cette visibilité du travail archéologique est la condition de sa reconnaissance par les habitants pour qui il est souvent une source de gêne. De même la fouille menée sur le chantier de l'odéon proche du théâtre antique est aujourd'hui fortement controversée car le bâtiment a été dégagé sans que sa restauration n'ait été envisagée, comme si la mise à jour des richesses de l'espace urbain constituait un but en soi.

Il semble alors que la découverte de Saint-Romain-en-Gal conduise à une réflexion d'ensemble sur le patrimoine de l'agglomération viennoise, d'autant plus qu'elle se situe historiquement, quelques années après la loi de 1962 sur les secteurs sauvegardés. Le dépouillement des numéros de la revue *Archeologia* parus dans les années 1970 montre l'importance prise par le patrimoine de

Vienne et les enjeux liés à sa définition. La revue *Archeologia* exprime, en même temps qu'elle annonce les nouvelles découvertes, les enjeux liés à cette notion de patrimoine. Les découvertes archéologiques ne sont annoncées que très tardivement : les numéros de 1967 et 1968 n'en font pas état. Il faut attendre 1974 pour qu'un article soit consacré à l'action menée par le Centre de recherches et d'études archéologiques de la ville de Vienne pourtant mis en place en 1962, suivi d'un autre article consacré aux mosaïques de la ville (J. Lancha, *op.cit.*) Dès lors, les parutions se font plus régulières, ce qui semble montrer que le retentissement médiatique de la découverte a été plus tardif : en novembre 1975 un numéro spécial est consacré à Vienne, ainsi qu'un autre numéro consacré presque exclusivement à la ville en 1978. Parallèlement la revue traduit l'insistance des archéologues pour que soit mise en place une politique patrimoniale à l'échelle de la ville : de plus en plus d'annonces de découvertes sont accompagnées d'interrogations sur la conservation des objets ou monuments. Enfin, la découverte du patrimoine gallo-romain entraîne une redécouverte du patrimoine urbain dans son ensemble. Ainsi, dans le numéro de 1978, des articles sont consacrés au patrimoine médiéval mais aussi aux vieilles demeures de la ville et plus généralement à ce que l'on a qualifié précédemment de patrimoine "diffus". Avec la découverte du site de Saint-Romain-en-Gal, les archéologues vont désormais jouer un rôle de prescripteurs en matière de patrimoine, sans circonscrire le champ patrimonial au seul domaine archéologique.

De la visite institutionnalisée des voyageurs aux prises de position de la Société des amis de Vienne et à la présence constante au XX^e siècle de grands chantiers de fouilles urbaines, la notion de patrimoine connaît un renversement de perspective qui en fait un objet privilégié de la vie urbaine. On peut alors se demander quelle place occupe le patrimoine dans la ville, en conséquence de l'attention qui lui est désormais portée.

3. Patrimoine et structure urbaine

L'omniprésence du patrimoine lui confère un statut particulier. En effet, en tant qu'éléments structurants de l'espace, et reflets d'organisations spatiales anciennes, les monuments jouent un rôle important dans la composition de l'espace urbain. Dans le même temps, dans le cas du patrimoine diffus la fragmentation patrimoniale tend à intégrer le patrimoine dans un paysage quotidien où il devient presque indistinct. Le présent chapitre tente de préciser les modalités de l'inscription patrimoniale dans la structure urbaine.

3.1 L'onomastique urbaine, un référent patrimonial

On peut alors essayer de partir de ce qui *a priori* semble participer du caractère indistinct du patrimoine, avant de caractériser la présence des monuments elle-même. L'étude de l'onomastique urbaine permet alors de révéler une présence invisible du patrimoine dans la ville.

3.1.1 Un référent spatialisé : les noms de rues

La toponymie urbaine est une composante essentielle de l'identité patri-

moniale de la ville : élément institutionnel de l'espace urbain, il est également pour la population un vecteur important de l'appréhension de l'espace urbain, de la mémorisation de sa structure, et de la formation d'une conscience patrimoniale collective. Le nom donné aux rues peut être *descriptif* et renforcer ainsi la présence spatiale visuelle d'un monument, voire se substituer à lui après sa disparition. Il peut également être *subjectif* et traduire davantage une croyance, liée au monument que sa véritable nature. Enfin, il peut être d'ordre *suggestif* : dans ce cas, le nom des rues est l'expression d'un imaginaire patrimonial sans rattachement à un objet monumental particulier. Il s'agit alors de se demander en quoi cet environnement verbal, composante sémantique de la structure urbaine, participe de la notion de patrimoine.

Si l'on se réfère à la nomenclature des rues jointe à l'édition la plus courante du plan de la ville, il apparaît que l'on peut distinguer trois types de noms de rues, selon la période qu'ils représentent, ce dont rend compte le tableau suivant :

	Antiquité romaine 7	Epoques médiévale et moderne 17	Age industriel-époque contemporaine 3
descriptif	Rue de l'Odéon Rue des Aqueducs Rue des Colonnes Ruc de la Pyramide Place du Pilon	Ruc de l'Archevêché Rue des Cloîtres Rue du Doyenné Place du Jeu de Paume Ruc du Gauchon ⁶ Rue de la Poterne Rue Saint-André-le-Bas Ruc Saint-André-le-Haut	Rue de l'Affûterie Rue des Abattoirs
subjectif	Rue du Cirque		
suggestif	Place des Allobroges (Champ de Mars) Boulevard Asiaticus	Rue Calixte II Rue des Clercs Rue de la Cocarde Rue Juiverie Rue Marchande Ruc Jacques de Molay Rue des Templiers Impasse de la Tour Peinte Ruc de la Table-Ronde	Ruc Drapière

6 - Le terme de "gauchon" désigne les pîles dans lesquelles on foulait le drap et remontait au XII^e siècle (Vaganay, BSAV n° 76-1, 1976).

Le premier constat est celui du primat du médiéval sur les autres époques, avec plus de 60 % des rues au nom évocateur, avec un rapport équilibré entre valeurs descriptives et suggestives. Or on peut dire qu'à l'exception des rues Saint-André-le-Bas et Saint-André-le-Haut, les termes descriptifs de l'époque médiévale désignent des monuments qui ne sont plus visibles dans le paysage urbain, à l'image de l'archevêché, dont les bâtiments ont disparu à la Révolution. Le nom donné aux rues permet alors d'assumer la fonction mémoriale du monument disparu, le support sémantique venant remplacer ou conforter l'élément visuel. C'est le cas de l'archevêché, détruit à la Révolution, dont ne subsiste que le toponyme ; la concentration spatiale des noms liés à l'histoire religieuse forme un ensemble patrimonial sémantique homogène, presque continu, au cœur du centre urbain, qui évoque son importance passée dans le paysage urbain. D'autres références, comme celle à l'ordre des Templiers, condamné lors du concile de Vienne, et à son chef Jacques de Molay, ou encore à Calixte II permettent d'articuler le patrimoine local avec l'histoire générale pour laquelle il a joué un rôle important, à l'occasion du concile tenu à Vienne en 1311, qui a entériné la disparition de l'ordre. La tension entre descriptif et suggestif apparaît également dans le cas de la place du Jeu de Paume dans la mesure où il peut renvoyer aussi bien au jeu lui-même qu'au serment du même nom : la référence historique - suggestive - à l'époque révolutionnaire vient ainsi se superposer à l'information descriptive, renforçant son critère d'ancienneté. La valeur suggestive, toutefois, n'est pleinement atteinte qu'avec la rue de la Table-Ronde, qui évoque la littérature médiévale.

L'époque gallo-romaine quant à elle est fort peu représentée au regard de son importance dans le paysage urbain, ce qui ne semble pas paradoxal : l'exemple du champ sémantique médiéval montre en effet que les toponymes descriptifs peuvent incarner une réalité absente ou invisible. On peut tout d'abord remarquer que les rues qui renvoient à ce patrimoine sont situées le plus souvent hors du centre ville proprement dit, et qu'hormis la Pyramide, qui constitue une exception (cf. *infra*) elles désignent des objets patrimoniaux peu visibles (aqueduc, odéon) ou secondaire (colonne). La rue qui jouxte le théâtre antique constitue à elle seule un moment de l'histoire du patrimoine puisque nommée rue du Cirque, elle se réfère désormais à une croyance antérieure au dégagement du monument. En revanche, l'odéon, masqué par la végétation et presque invisible, est désigné par une rue voisine. La place sur laquelle est situé le temple a longtemps fait l'objet d'une dénomination ambiguë : l'ancienne place du Palais, rebaptisée place Charles de Gaulle, désignait en réalité le palais de justice situé au nord du temple romain. Or le fait qu'elle soit couramment appelée place du Temple montre que la présence visuelle s'impose au rappel sonore. Le patrimoine gallo-romain, par conséquent, n'est pas désigné quand il est visible.

L'époque industrielle, enfin, est fort peu représentée: seule la rue Drapière évoque le passé industriel de la ville, sans doute trop récent encore. On peut également remarquer que la place de l'Affûteric, qui évoque la pro-

duction de lames d'épées, porte une plaque la désignant comme "place de la Fûterie", passant ainsi de la lame au chais : une flexibilité sémantique qui suggère la plasticité de l'espace urbain. La taille des bâtiments industriels peut avoir constitué un repère visuel suffisant dans le passé, et la mémoire collective, être encore trop imprégnée de leur présence pour expliquer cette absence de dénomination. Si le terme de gauchon, qui désignait un quartier au nord de la Gère, subsiste, on hésite à l'assimiler à la date de son apparition, médiévale, ou à celle du développement de l'industrie textile dont il est synonyme. On peut alors penser que la patrimonialisation de l'héritage industriel pourrait passer par une présence sémantique accrue dans le tissu urbain, prenant le relais d'une mémoire collective encore vive.

Ainsi, il semble que le patrimoine le plus évident se passe de renfort sémantique tandis que les monuments ou époques désignés sont ceux qui sont le moins perceptibles dans l'espace urbain. Dans l'approche patrimoniale, âge gallo-romain et ère industrielle connaissent le même traitement, leur présence étant devenue tellement habituelle qu'elle rend caduc le souci de désignation.

3.1.2 Les noms des commerces : l'expression d'un référent choisi.

Si le nom des rues est le produit d'un choix institutionnel, il n'en va pas de même du nom des commerces, dont le choix ou l'abandon se situe sur un rythme plus court, et constitue un révélateur de la façon dont le patrimoine s'intègre dans une désignation quotidienne. L'étude des noms d'enseigne enregistrés dans le fichier des commerces de la ville, disponible à la Chambre de Commerce et d'Industrie du Nord-Isère⁷, révèle que sur 675 commerces, 95 portent le nom d'un lieu : ces enseignes peuvent alors être regroupées en quatre catégories, selon le type de localisation dont elles se réclament. On peut donc distinguer :

a) Les désignations spatialisées qui font allusion à la ville de Vienne ou à son environnement géographique. On totalise 19 enseignes de ce type, dont 16 se réfèrent à Vienne et 2 au Dauphiné. Il convient cependant de remarquer que le tiers de cette catégorie(6) rassemble les commerces de boulangerie-pâtisserie, qui jouent sur la proximité phonétique entre *viennois* et *viennoiserie*.

b) Les désignations se rapportant à une localisation extérieure à la ville sont plus nombreuses, avec 26 occurrences, et correspondent presque toujours à l'origine géographique de la spécialité du commerce ; l'enseigne utilise alors le référent géographique pour mieux affirmer son identité. Elle peut alors faire jouer le pouvoir d'évocation lié à un espace géographique (salon de beauté *Elysée Institut*, maroquinerie *Place Vendôme*, ...)

c) Les enseignes reprenant un élément de localisation interne au tissu urbain, plus classiques, sont aussi plus nombreuses, avec 31 occurrences. La part des enseignes qui reprennent à leur compte la désignation institution-

⁷ - Source : *Fichier des établissements du Nord Isère Commerces par commune*, Chambre de Commerce et d'Industrie du Nord-Isère, mise à jour du 4/01/2000.

nelle de la rue ou du quartier, est prépondérante : 19 occurrences (61,3 %). Sept d'entre elles, soit 22,5 % du total, reprennent une désignation dont le référent est patrimonial. On peut remarquer cependant que l'orthographe retenue pour les deux commerces situés place de l'Affûterie reprennent la graphie la plus ancienne, phonétique, dont le lien au patrimoine industriel est le moins fort ("*la Fûterie*"). On peut alors considérer que le choix de cette enseigne s'est réellement effectué en raison du quartier, non de son contexte patrimonial.

d) enfin, la dernière catégorie rassemble les enseignes qui se réfèrent explicitement au patrimoine de la ville. On peut en relever 19 *stricto sensu*, auxquelles peuvent être adjointes les 8 enseignes portant un nom de rue patrimonial, soit 27 enseignes à consonance patrimoniale dans la ville. L'étude de cette catégorie d'enseignes révèle un fort déséquilibre dans le choix de l'objet patrimonial auquel il est fait référence. Sur les 11 enseignes qui font référence aux monuments de la ville, 5 concernent la Pyramide, qui se trouve par conséquent en situation privilégiée. Son caractère excentré, la présence d'un quartier autonome autour de ce monument semble donc avoir favorisé l'appropriation visuelle. Le temple d'Auguste et de Livie qui recueille un peu moins du quart des références semble devoir cette faveur à son caractère central. En revanche, l'absence de référence au théâtre antique semble révélatrice de sa position dans la ville : point culminant mais peu visible, bordé d'un quartier d'habitation peu commerçant et soumis à une fréquentation extrêmement concentrée dans le temps, lors du festival de jazz, le théâtre semble oublié de la vie quotidienne.

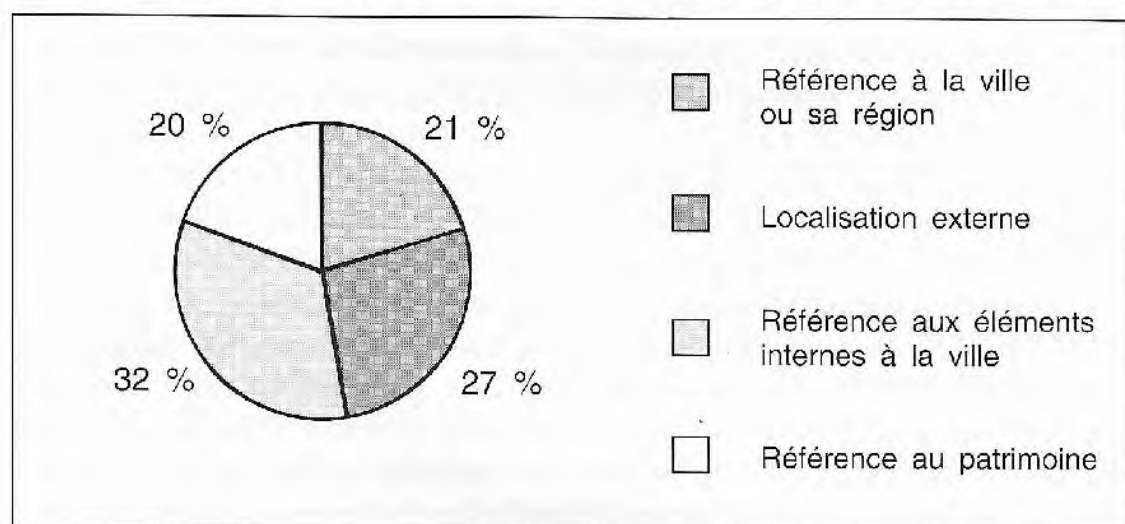
On peut remarquer également que sept références allusives au patrimoine de la ville se font sur un mode allusif. Deux seulement font allusion au passé médiéval de la ville en citant Saint-Eloi, saint patron des orfèvres et des forgerons, ce qui permet de reprendre le nom de la rue (rue des Orfèvres). De même, *La galerie des sept collines*, qui rappelle la topographie romaine, semble également faire allusion à la topographie viennoise, porteuse de cinq collines. Enfin, il convient de remarquer que le patrimoine de la ville peut être évoqué par l'emprunt de références à la bande dessinée (le *Petit bonum* et le *Toutatis*). Dans ce dernier cas, l'appropriation patrimoniale passe par un usage pervers de la référence, en contournant le sentiment esthétique qui caractérise le sentiment patrimonial classique. Cette attitude traduit toutefois une forme d'appropriation du patrimoine de la ville auquel sont associées des valeurs communes et contemporaines : l'attention qui se manifeste est en effet plus personnelle que celle qui exprime un simple constat de présence qui apparaît par exemple dans l'enseigne *La vieille maison*, expression d'une perplexité devant le sens du monument.

Au total, ce sont donc un peu plus du quart des enseignes évoquant une localisation qui font mention du patrimoine de la ville (27,8 %), ce qui rapporté au total des enseignes donne un résultat très faible : 4 % du total. Seules, 11 enseignes se rapportent à un élément "visible" (monument) du patrimoine de la ville, si l'on compte le monument aux morts de la ville comme élément de son patrimoine : les monuments ne sont donc mention-

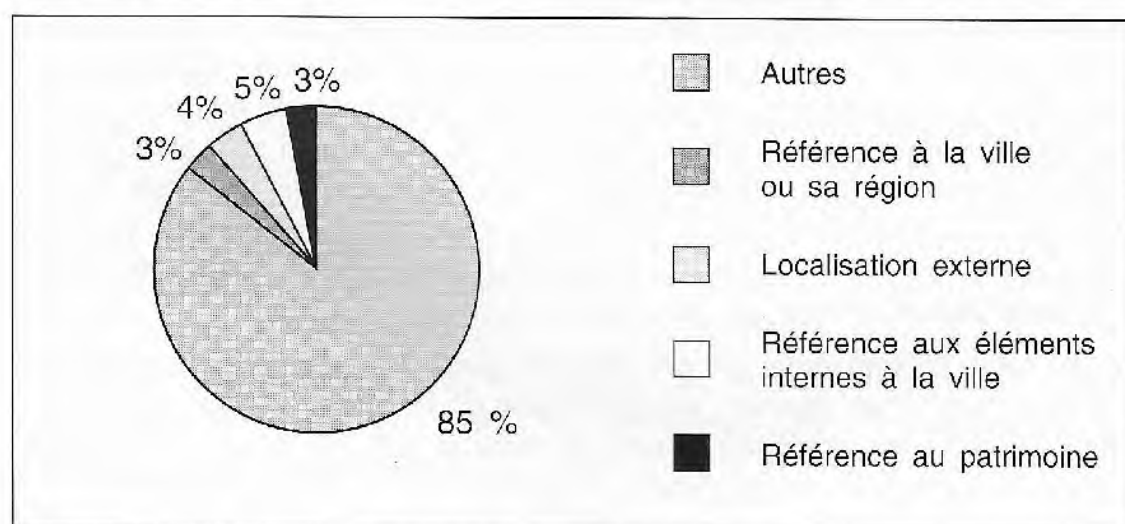
nés que pour 11,3 % des enseignes évoquant une localisation, et 1,6 % du total des enseignes. Si dans le cas du nom des rues on pouvait penser que le monument se passait d'un renfort sémantique urbain, le cas des enseignes de magasins tend à montrer au contraire que le patrimoine se banalise dans le paysage urbain ordinaire, et ne constitue pas un support visuel ou un renfort de prestige pour les commerces voisins : face à ce manque d'appropriation du patrimoine, on peut se demander si l'on est en situation pré-patrimoniale, où le patrimoine serait à redécouvrir, ou si le patrimoine, omniprésent, n'a pas fini par constituer une référence trop commune pour être réellement significative.

3.2 Les monuments et leur contexte urbain

Le patrimoine urbain, par conséquent, ne se réfléchit pas dans l'enveloppe sémantique du tissu urbain qui l'entoure. On peut alors tenter de hiérarchiser les monuments en fonction de la façon dont ils s'insèrent dans le tissu urbain. Trois critères peuvent alors être retenus : l'emplacement du monument dans la ville, le critère de la visibilité et celui de l'accessibilité.



Graphique 1 - La part du patrimoine dans les commerces dont le nom exprime une localisation.



Graphique 2 - Le patrimoine, un référent urbain peu important.

3.2.1 Les monuments centraux de la vie urbaine

Le temple d'Auguste et de Livie semble réunir ces trois critères. En effet, situé au cœur de la ville, à proximité de la mairie, il est à l'interface du secteur piétonnier et du cours Romestang qui est l'un des principaux axes de pénétration dans le centre de Vienne. Le traitement de la place qui l'entoure reflète d'ailleurs cette position ambiguë puisque le revêtement est celui d'un quartier piétonnier, orné d'un demi-cercle de gazon, alors que les véhicules ont accès aux deux tiers de la place, sur laquelle est également situé le palais de justice. En revanche, comme le note Bernard Paris, sa "zone d'influence est pratiquement réduite à la place qui le contient" (Paris, 1980). Depuis l'axe longitudinal qui y conduit (formé de la rue des Clercs et de la rue Clémentine), la perspective ne laisse entrevoir en effet que l'extrémité du monument, qui se révèle brutalement à l'arrivée sur la place. S'il n'est pas possible de pénétrer dans le monument, au contraire de la Maison Carrée de Nîmes, cependant sa clôture très réduite laisse au visiteur la possibilité - ou la tolérance d'approcher le monument au plus près. Son environnement "très contenu, intérieur" (Paris) explique la présence de terrasses de cafés qui en font un lieu de vie et de sociabilité très important.

L'ancienne cathédrale Saint-Maurice semble dotée des mêmes qualités. Sa position exhaussée et la place qui s'étend devant elle lui confère une visibilité importante, notamment depuis les quais du Rhône ou la rive droite du fleuve. De plus, située au croisement de l'axe de pénétration que forme la rue de Bourgogne et de la place qui rejoint les quais, elle est dotée d'une accessibilité importante. Enfin, lieu principal de la vie religieuse, elle est un lieu d'animation autonome dans le tissu urbain à l'occasion des cérémonies qui s'y déroulent.

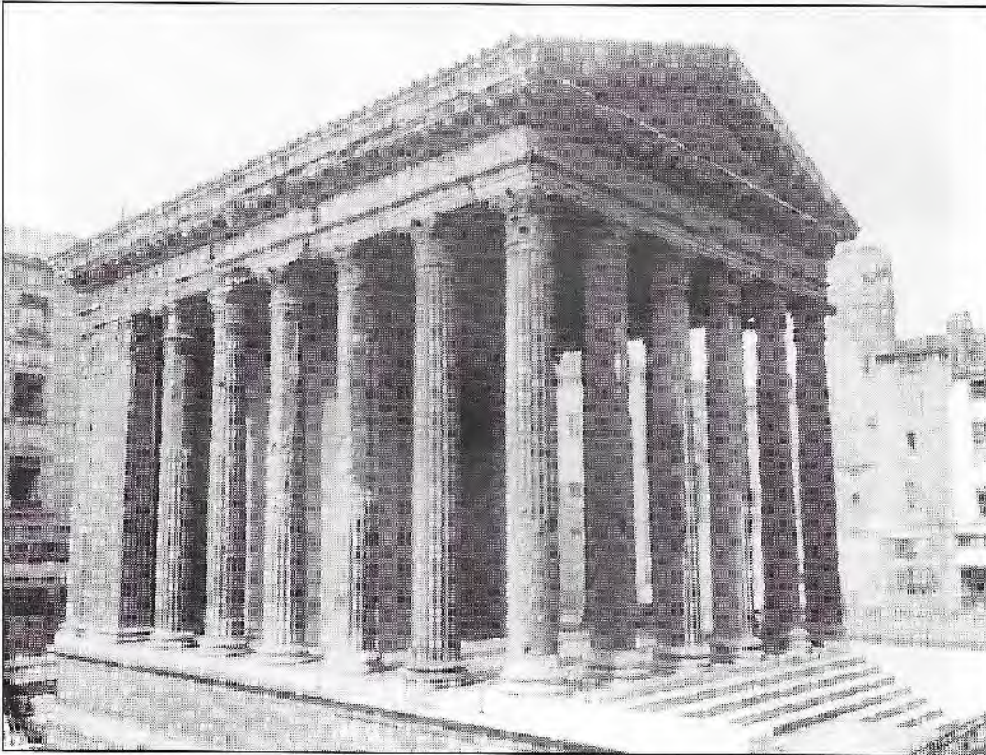


Photo 1 - Le temple d'Auguste et de Livie.

Face à ces deux monuments, on peut s'interroger sur la fonction du jardin archéologique. En effet, la brèche ouverte par les fouilles archéologiques dans le paysage urbain semble ne pas s'être refermée et donner lieu à un ensemble complexe. S'il n'est visible que depuis une proximité immédiate, il est lui-même un moyen d'accessibilité qui relie le centre de la ville et ses quartiers hauts, notamment le théâtre antique. Durant le festival de jazz, les spectateurs qui viennent du centre à pied le traversent pour rejoindre le théâtre antique où ont lieu les concerts. En temps ordinaire, il forme le passage naturel entre le parking Saint-Marcel situé à l'est et le centre: c'est donc l'un des éléments de la topographie en palier de la ville de Vienne. Enfin, la fonction monumentale du jardin semble être subvertie, les ruines du temple de Cybèle formant davantage un décor à une activité de loisir courante qu'un véritable motif de déplacement. L'aménagement de jeux dans le jardin archéologique, qui correspond à l'usage habituel effectif du lieu, illustre la difficulté d'accorder le sens du lieu à sa fonction. Au total, espace regardé, traversé, utilisé, il est un lieu important de la vie urbaine sans que sa fonction patrimoniale soit définie ou reconnue.



Photo 2 - Rue Marchande, une des nombreuses maisons à restaurer.

3.2.2 Des monuments isolés de la vie urbaine

En revanche, d'autres monuments, malgré leur réputation, n'ont pas de fonction centrale dans les activités quotidiennes. Ainsi, le théâtre antique occupe dans la ville une position particulière. En effet, il ne correspond à aucun des trois critères retenus pour la typologie des monuments. En premier lieu, son emplacement se trouve en décalage par rapport à la trame de la ville moderne : en effet, comme l'explique B. Paris (Paris, 1981), la ville médiévale qui a recouvert le théâtre a substitué sa propre trame à celle de la ville romaine; le théâtre, découvert au XX^e siècle, se trouve donc en rupture complète avec son environnement. Si son accessibilité est rendue facile par la présence du parking Saint-Marcel très proche, en revanche la proximité immédiate du monument est une petite rue parallèle qui ne permet pas d'acheminer de nombreux automobilistes à proximité. En outre, si on peut le voir de loin, notamment depuis la rive droite du Rhône, en revanche il est très peu visible dans ses abords immédiats, carrément invisible depuis la rue adjacente. C'est pourquoi le théâtre n'est un lieu d'animation urbaine que ponctuellement, à l'occasion des spectacles qui y sont donnés.

Le cas de l'église Saint-André-le-Bas présente un aspect paradoxal. En effet, elle est située en plein cœur du centre ancien, dans une rue piétonne qui la rend facilement accessible; elle est l'un des rares monuments visibles depuis les quais du Rhône. Toutefois, elle reste singulièrement isolée, sans doute parce qu'elle se trouve à l'angle de deux rues piétonnes assez sombres. On peut se demander par ailleurs si le patrimoine diffus ne génère pas des angles morts patrimoniaux, dont feraient partie l'église de Saint-André-le-Bas ainsi que la rue de Clercs, rue piétonne du centre ancien dont de nombreux commerces ont fermé. La très faible insolation de ces secteurs peut être un des aspects explicatifs de cette désaffection.

Enfin, l'église Saint-Pierre, qui abrite aujourd'hui le musée lapidaire, est un élément oublié du patrimoine de la ville. Il est vrai que prise dans un ensemble d'immeubles récents, elle n'offre à la vue depuis l'axe majeur qui y conduit que son flanc nord, et non son portail. Pourtant, sa position en entrée de ville jointe à la présence d'un grand parking pourrait lui permettre d'attirer l'attention des touristes. De fait, son rôle dans l'animation de la trame urbaine est presque nul.

A suivre

Bibliographie

- Bazin (H.) - *Vienne et Lyon Gallo-romains*, librairie Hachette, 1891.
- Berther (D.) - *L'accessibilité des sites touristiques viennois*, mémoire de maîtrise de géographie, université Lyon II, juin 1990.
- Cholley (A.) - "Le site et la position géographique de Vienne", *Bulletin de la Société des amis de Vienne* (BSAV), n° 21-22, 1925-1926.
- Chomat (N.) - "L'image de Vienne à travers les récits de voyage" (*du milieu du XVI^e siècle au milieu du XIX^e siècle*) BSAV, n° 93-4, 1998, p. 3-30.
- Choay (F.) - *L'allégorie du patrimoine*, collection La Couleur des idées, Le Seuil, Paris, 1992.
- Gravari-Barbas (M.) - "Le sang et le sol. Le patrimoine, facteur d'appartenance à un territoire urbain", *Géographie et cultures*, n° 20, hiver 1996.
- Lancha (J.) - "Les mosaïques de Vienne", *Archeologia*, juin 1974.
- Leniaud (J.-F.) - *L'Utopie Française. Essai sur le patrimoine*, 1984.
- Marcellin (Cl.) - "Les aqueducs antiques de Vienne : les restaurations du XIX^e siècle", *Bulletin de la Société des amis de Vienne*, n° 87-4, 1992.
- Merimée (P.) - *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Adam Biro, Paris, 1989.
- Millin (A.-L.) - *Voyage dans les départements du sud de la France*, Paris, 1807.
- Paris (B.) - *Vienne, site inscrit*, ministère de l'environnement et du cadre de vie, 1978.
- Pelletier (A.) - *Histoire de Vienne et de sa région*, Roanne, Horvath, 1982.
- Revol (G.) - "Vienne en Dauphiné. Étude de géographie urbaine", BSAV, n° 29-30, 1933-1934, p. 35-123.
- Stendhal - *Mémoires d'un touriste*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1992.

Les prochains rendez-vous

- **Lundi 15 octobre** : conférence de M. Favre-Tissot sur la musique française, César Franck (1822-1890), un créateur entre mystique et sensualité.
- **Jeudi 25 octobre** : visite guidée de l'exposition du peintre Jean-Baptiste Ponce, sous la conduite du commissaire de l'exposition Jérôme Montchal. Rendez-vous à 14 h 30 devant l'entrée du cloître de Saint-André-le-Bas.
- **Lundi 12 novembre** : conférence de M. Favre-Tissot sur la musique française, Édouard Lalo (1823-1892), les séductions de l'exotisme et du pittoresque.
- **Lundi 12 novembre** : Assemblée Générale à 17 h au local de l'Association, 3, rue de la Table-Ronde.
- **Lundi 10 décembre** : conférence de M. Favre-Tissot sur la musique française, Camille Saint-Saëns (1835-1921), le prophète de l'équilibre des formes.
- **Lundi 14 janvier** : conférence de M. Favre-Tissot sur la musique française, Jules Massenet (1842-1912), l'ultime enchanteur romantique.
- **Lundi 25 février** : conférence de M. Favre-Tissot sur la musique française, Gabriel Fauré (1845-1924), l'aube de l'impressionisme musical.

Toutes les conférences musicales auront lieu au collège Ponsard et se dérouleront de 14 h. 30 à 16 h. 30. Prix pour chaque conférence : 50 F

ATTENTION !

TOUTES LES COTISATIONS-ABONNEMENTS
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 2001 :

Abonnement normal 150 F./23 € ☐

Étudiants - Retraités 130 F./20 € ☐

Abonnement de soutien 170 F./26 € ☐

Tarif adhésion 20 F. / 3 € ☐

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne"
3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Benoît HELLY - Ingénieur d'études

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées de St-Romain-en-Gal/Vienne
et de Lyon

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

Anne I.E. BOT - HELLY - Ingénieur d'études

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Claude DARPIIN

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Philippe MARET

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Jean PERRIOLAT

Gilbert ROCHE

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THIEVENET

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Pierre GIRAUDO, André HULLO,
Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

*Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions
émises.*

Directeur de la publication : A. HULLO - C.P.P.A.P. N° 0103 G 80240 - I.S.S.N. 1148-8514
Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012
Imp. Dauphinoise, Vienne - Septembre 2001



*Publié avec le concours
du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Villette-de-Vienne
et Sainte-Colombe*

